Document generated on 07/12/2025 5:08 a.m.

Liberté

# Le congé de René Char

Gilles Marcotte

Volume 10, Number 4, July–August 1968

Hommage à René Char

URI: https://id.erudit.org/iderudit/60307ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marcotte, G. (1968). Le congé de René Char. *Liberté*, *10*(4), 63–72.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# *le congé de rené char*

Je pense que l'on aime vraiment un poète quand on commence à lui parler de tout. Lorsque je lis René Char, lorsque je le rencontre à n'importe quelle page de ses livres, je ne quitte pas ce qui fait la trame de ma vie de tous les jours. Il y a place, dans cette œuvre pourtant mince et de parole rare, place en creux pour tout ce qui occupe une vie d'homme : l'amour, le retrait, la nature, l'action, la politique, la guerre, l'absolu, Dieu même. Non pas que j'attende de René Char des renseignements, ou des enseignements : il y a des essayistes, il y a des spécialistes pour ça. J'arrive, je m'installe, je parle et j'écoute; et cette conversation a des silences que je prise pardessus tout, des intervalles, des *blancs* où la parole accepte de se retirer, de se concentrer. En vérité, cet homme-là sait faire oublier qu'il est poète. On n'oublie pas la poésie quant on lit St.-John Perse, ou Claudel, ou Eluard, ou Jouve — tous poètes que j'aime et j'admire, mais d'une autre façon : ils nous extraient violemment du quotidien, ils nous introduisent dans la cour aux miracles, et va mon garçon tu n'as qu'à te bien tenir. René Char, non. Et même quand il parle de poésie, c'est comme d'un art de vivre à la fois très humble et extrêmement exigeant, dont nous savons qu'il n'est pas étranger à la plus ordinaire des

circonstances. Je ne connais, dans toute son œuvre, qu'un seul poème qui ait vraiment l'air d'un poème : *Le Visage nuptial,* dans le recueil qui porte ce titre. Lisez la première strophe, l'envol est admirable:

> A présent disparais, mon escorte, debout dans la distance;
>
> La douceur du nombre vient de se détruire.
>
> Congé à vous, mes alliés, mes violents, mes indices.
>
> Tout vous entraîne, tristesse obséquieuse.
>
> J'aime.

Si je dis que *Le Visage nuptial* a l'air et l'effet d'un poème, je me réfère à l'un des pouvoirs les plus habituels de la poésie, qui est d'emporter, de griser, d'enivrer. Et n'est-ce pas merveille que dans ce poème une capiteuse parole naisse de la plus sévère formulation, que la folle Ménade claudélienne apparaisse tout à coup dans le champ des plus rudes contraintes?

Mais ce somptueux poème d'amour, l'un des plus beaux de la littérature du vingtième siècle, est seul de son espèce dans toute l'œuvre de René Char. Nulle part ailleurs il ne donne licence à son verbe de se projeter avec une telle ampleur, une telle ivresse. Exception, *Le Visage nuptial* confirme la règle d'un lyrisme acharné moins à se répandre qu'à se contenir; il est le moment réussi d'une euphorie qui se présente presque toujours, dans l'œuvre de Char, comme un danger. «Ce qui importe le plus dans certaines situations, lisons-nous dans *Feuillets d'Hypnos,* c'est de maîtriser à temps l'euphorie» — les situations en cause étant celles de la poésie tout autant que celles de l'action guerrière. Et, dans *Partage formel:* «Le poète est la genèse d'un être qui projette et d'un être qui retient.» La tension est en conséquence la loi la plus constante de la poésie de René Char: expression d'une intuition philosophique nourrie de la lecture des présocratiques, mais aussi, semble-t-il, précaution indispensable contre une force d'éruption si violente qu'elle risque à chaque instant d'atomiser la parole. Le marteau doit trouver son maître, et l'émotion sa raison. René Char, nourri dans le sérail du surréalisme, a eu tôt fait de reconnaître

*Au maquis, en 1943*

*Parmi les habitants de Céreste, à la libération, en août 1944*

*Le Mont Ventoux (Photo P.A. Benoit)*

*Les Busclats (1965)*

les dangers de l'anarchisme, fût-ce l'anarchisme du bonheur. Depuis *Le Marteau sans maître,* et au sein des plus violentes tourmentes — celles de la paix revenue ne lui apparaissaient pas moins dangereuses que les combats de la Résistance —, il n'a pas cessé de donner congé à ce qui, dans la parole et dans l'homme, risquait de briser les chances d'un humanisme nouveau.

* * *

Je m'arrête à ce mot de congé; je le prends, et je le place au centre de l'œuvre de René Char comme un phare tournant qui en éclaire tour à tour les plages obscures. A l'instar de l'«Iris plural» de *Lettera amorosa* et de tous les mots-clés de l'univers poétique, il importe de le recevoir à la fois dans tous ses sens. Congé, c'est délivrance et liberté, vacance et vacances, le temps fou de l'amour; c'est aussi rupture — je prends congé de vous, je vous donne votre congé —, licenciement, distanciation. Si nous y lisons l'instant fulgurant du bonheur, n'oublions pas qu'il contient le germe de sa fin; si nous y lisons la rupture, l'abandon, sachons y reconnaître en même temps le départ, le nécessaire départ qui préserve la grâce de l'instant. Mais jamais le congé, dans la poésie de René Char, ne se présente comme un état dans lequel on demeure; il est action toujours à recommencer, réaction, «volte-face» :

> «L'espace pour toujours est-il cet absolu et scintillant congé, chétive volte-face? Mais prédisant cela j'affirme que tu vis; le sillon s'éclaire entre ton bien et mon mal».

Congé à double face, ou plutôt «angle fusant d'une Rencontre» comme il est dit dans le même poème, point de fusion d'une arrivée et d'un départ, d'un bien et d'un mal. Ailleurs, il inclinera plus nettement dans le sens d'une rupture : «Congé à vous, mes alliés, mes violents...», «J'ai congédié la violence qui limitait mon ascendant». Congé de soi, d'une partie de soi, d'une expérience que le prolongement ne pourrait que gâter. (Pensons à la révolte, à la guerre, aux violentes césures de l'action, mais aussi au langage éclaté du *Marteau sans maître :* tout cela à quitter, si l'habitude s'y glisse.) Il n'est ici de pires

ennemis que l'arrêt, la fixation, la complaisance : ce que Char appellera «l'adoration des bergers». Aimer, créer, c'est quitter. Répéter, à chaque instant, l'acte de sa propre mort — et le rendre aussi banal que le plus ordinaire des événements de l'existence :

> «Mourir, ce n'est jamais que contraindre sa conscience, au moment même où elle s'abolit, à prendre congé de quelques quartiers physiques actifs ou somnolents d'un corps qui nous fut passablement étranger puisque sa connaissance ne nous vint qu'au travers d'expédients mesquins et sporadiques. Gros bourg sans grâce au brouhaha duquel s'employaient des habitants modérés...»

Ces lignes, René Char les écrivait dans le «temps d'algèbre damnée» de la Résistance, et l'on y peut voir la lucidité cultivée d'un combattant que les circonstances plaçaient chaque jour face au plus radical départ. Mais a-t-il jamais vécu, écrit, autrement que sur un pied de guerre — ou, comme on dit au Canada français, «sur son départ»?

Congé à soi et congé de soi; congé aux autres. La rencontre la conversation, l'échange, le salut, la communication, occupent une place importante dans l'œuvre de René Char; peu de poètes aujourd'hui, dans cette vie «faite de si peu d'égards, de si peu d'espace et brûlée d'intolérance», ont manifesté un aussi constant souci de l'autre. En témoignent ses nombreux éloges d'amis peintres et poètes, et les portraits, pleins d'un respect souverain, qu'il a faits de ses compatriotes les riverains de la Sorgue. Mais le rapport avec l'autre, s'il s'étale, s'il devient cet «entrain égoïste, congé des idiots et des tyrans, qui flâne toujours dans les mêmes parties éclairées de son quartier», doit être révoqué. Le congé qu'il prend, René Char aussi bien le donne. La rencontre ne sera heureuse que si elle a le respect des limites :

> ....
>
> «Nous avons dit merci et les avons congédiés
>
> Mais auparavant ils ont bu, et leurs mains
> tremblaient, et leurs yeux riaient sur les bords».

Et encore, la plus féconde rencontre ne sera-t-elle pas celle qui se passe même de paroles? Voici, dans le poème intitulé *Congé au vent,* que l'on rencontre une jeune fille «pareille à une lampe dont l'auréole de clarté serait de parfum» — image favorable entre toutes. Et René Char nous dit : «Il serait sacrilège de lui adresser la parole.» A ce prix de silence, à ce prix de distance, nous aurons peut-être la chance de «distinguer sur ses lèvres» le plus intime et le plus fragile secret du monde, «la chimère de l'humidité de la nuit». A celui qui sait le prix des êtres, des mots et des choses — et le poète est celui-là ou il n'est rien —, il est impérieusement commandé de ne pas envahir sans considération les domaines offerts à sa concupiscence. Le poète est le «conservateur», non le dilapidateur, des «infinis visages du vivant». D'où la nécessité d'une stricte mesure, d'une souveraine prudence : devant le favorable, se réserver pour préserver; au défavorable, opposer le secret. «Je te recommande la prudence, la distance. Méfie-toi des fourmis satisfaites», écrivait René Char à son ami F.C. en 1941. Règle d'action, règle de poésie.

Mais l'autre, le rencontré, c'est aussi le lecteur, et à celui-ci également René Char donnera son congé, demandera son congé. Il n'est peut-être pas excessif de dire que depuis *A une sérénité crispée* (1951) — le livre le plus tendu, le plus amer du poète —, René Char semble toujours sur le point de nous quitter, de nous sevrer de sa poésie :

> «Je ne suis pas très éloigné à présent de la ligne d'emboîture et de l'instant final où, toute chose en mon esprit, par fusion et synthèse, étant devenue absence et promesse d'un futur qui ne m'appartient pas, je vous prierai de m'accorder mon silence et mon congé».

Cette rupture envisagée, mais heureusement différée, soulignons qu'elle est la mesure du total respect que le poète voue à son lecteur. Aucune poésie n'est moins solipsiste, malgré son apparent hermétisme, aucune ne se complaît moins à ses propres volutes, que celle de René Char. Elle se veut communication, aussi pleine et directe que possible, et même au niveau

dont la poésie contemporaine cherche à s'extraire par tous les moyens, celui de la confidence, du discours. Il n'est pas indifférent que dans son œuvre coexistent non pas dans des cantons séparés, mais inextricablement mêlés les uns aux autres et d'une égale charge poétique, des lettres, des aphorismes, des poèmes au sens habituel de l'expression, des hommages — et qu'à plusieurs reprises le poète interpelle son lecteur comme un ami de passage. Le poème est, pour René Char, une affaire à traiter entre lui-même, un absolu obscurément nommé (qui fonde et maintient la conversation poétique), et des hommes rencontrés dans leur concrète existence. Et c'est pourquoi il doit porter la conscience de sa fin. «Poésie ininterrompue», disait Eluard après le choc terrible de la mort de Nusch; mais pour Char la poésie même doit s'interrompre au seuil de ce qui vient, inimaginable absolu ou mutation radicale des conditions d'existence.

«Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud!»

* * *

Voit-on se dessiner, dans ce buisson d'observations, les lignes de force d'une morale et d'une esthétique? (Et qu'il soit bien entendu que la morale et l'esthétique, dans l'œuvre de René Char, se commandent mutuellement; que la conduite du poème et la conduite de la vie procèdent du même désir, et se donnent les mêmes lois. Il ne m'est possible de parler de l'une et de l'autre qu'en même temps.)

La notion de congé à laquelle je me suis arrêté implique, de toute évidence, une règle austère d'économie. Dans l'action, ne faire que le nécessaire afin de faire tout le nécessaire, et du même coup réserver les chances du futur. Dans le poème, construire le lieu précis où puisse se nourrir et s'orienter, en toute liberté, la conscience de l'autre : «Le poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves.» A cette fin René Char pratique l'«art bref», le coup de foudre, le coup au cœur et à l'esprit, abandonnant au lecteur tout le champ du développement. On n'en finirait pas de citer toutes les phrases du poète qui disent son irrévocable décision de rester en deça du résultat, de ne pas aller jusqu'au point où la parole devient conviction,

preuve, imposition. «Il dessine l'espoir et léger l'éconduit.» «Le poète, on le sait, mêle le manque et l'excès, le but et le passé. D'où l'insolvabilité de son poème.» «Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats.» «Etre du bond. N'être pas du festin, son épilogue.» Ainsi le poème de René Char en quelques mots rassemble ses éléments, compose et dissout. J'en lis un, dans *La Parole en archipel,* qui s'intitule — et Georges Mounin nous avertit de prendre garde aux titres des poèmes de Char — *Déclarer son nom :*

> «J'avais dix ans. La Sorgue m'enchâssait. Le soleil chantait les heures sur le sage cadran des eaux. L'insouciance et la douleur avaient scellé le coq de fer sur le toit des maisons et se supportaient ensemble. Mais quelle roue dans le cœur de l'enfant aux aguets tournait plus fort, tournait plus vite que celle du moulin dans son incendie blanc?»

On imagine peut-être ce que cette folle «roue» d'insouciance et de douleur, de loisir et de contrainte, cette roue qui est l'expérience même de la poésie du monde, serait devenue dans un autre poème — d'un poète qui lui aurait permis de tourner plus longtemps, de nous entraîner dans son incontrôlable mouvement. Le propre de la poésie de René Char est de nous conduire, par des voies souvent descriptives, jusqu'aux abords du mystère, de la source, et de nous quitter brusquement, comme si la moindre insistance pouvait compromettre la rencontre possible. Le lecteur est touché, émerveillé; et il sait que tout lui reste à faire. On ne lui donne pas de la poésie toute faite, mais on l'invite à faire sa propre poésie. On ne lui indique pas un chemin, mais on lui suggère une façon de marcher.

Précisons, encore, que le poème de Char, dans sa brièveté fulgurante, n'emprunte aucun de ses pouvoirs à l'oracle, à la magie. «L'oracle ne me vassalise plus», dit-il dans *Seuls demeurent.* Cette poésie charme — sans quoi elle ne serait pas poésie —, mais elle se refuse durement à tout effet de séduction par l'inconnu, le trouble, l'incontrôlé. Ce refus est une conquête, car René Char a traversé dans *Le Marteau sans maître,* la forêt vierge de l'automatisme, et c'est en toute conscience, en toute lucidité, qu'il a par la suite écarté le «fruit

pervers des magies». Ne craignons pas d'opposer ici fortement l'entreprise de Char à celle d'André Breton (et de quelques autres...), dont on connaît la passion pour les voyantes, le tarot et autres machines d'explication instantanée. Cette opposition ne présente d'ailleurs un intérêt que dans la mesure où ils partagent certaines aspirations — et il serait instructif, à cet égard, de rapprocher la rencontre de *Madeleine qui veillait* de certains passages de *Nadja*. Mais j'insiste sur les différences; elles sont capitales. La plus importante, à mon sens, réside en ceci que la poésie de René Char se met résolument à la recherche d'une raison, s'ouvre à toutes les instances d'un profond travail de pensée, tandis que chez Breton le poème et l'oeuvre de pensée se présentent comme des vases non-communicants. Breton, d'une part, pense et expose — on sait avec quelle rigoureuse, quasi classique démarche —, et d'autre part impose au poème d'oublier tout de la prose, de s'en remettre au miracle de l'association libre. Dans l'œuvre de René Char, au contraire, la poésie reçoit les leçons de la pensée, et la pensée les leçons de la poésie, de sorte que l'une et l'autre se contrôlent et se fécondent mutuellement. Plus même, ne s'agirait-il pas d'abolir enfin cet «écart majeur entre poésie et pensée» dont parle Jean Beaufret dans son étude sur Char et Heidegger, cette division de la pensée provoquée par les philosophies du concept? Sans doute cette espérance loge-t-elle au cœur de toutes les écritures de René Char; espérance ou «salve d'avenir», toujours jaillissante et jamais satisfaite. Mais, «grand Commenceur», le poète ne peut, en ces temps de scission constatée et d'unité entrevue, que porter comme une plaie la raison même de sa parole. «Sommes-nous voués à n'être que des débuts de vérité?»

Ce voeu de raison que j'aperçois dans la poésie de René Char est intimement lié à une prise de conscience de ce que j'appellerais la responsabilité de la poésie. Le poème est insolvable, soit, en ce qu'il ne peut entrer dans les cadres d'une équation intellectuelle ou morale, qu'il a précisément pour vertu d'échapper au commerce des idées; mais, dans son origine et sa destination, il est nécessairement mêlé aux affaires de ce monde. Si le poème est parole agissante, comment le poète

pourrait-il, sans trahir cela même qui le fait poète, écarter de son esprit les conséquences de cette action? Plus l'on avance dans l'œuvre de Char, plus la question de l'effet du poème se fait évidente, pressante. Dans les *Poèmes des deux années :*

> «Et la faculté de fine manœuvre? Qui sera ton lecteur? Quelqu'un que ta spéculation arme mais que ta plume innocente? Cet oisif, sur ses coudes? Ce criminel encore sans objet? Prends garde, quand tu peux, aux mots que tu écris, malgré leur ferme distance».

Une telle inquiétude répond à celle d'un Brice Parain déplorant, dans *La France marchande d'églises,* la perte de responsabilité du langage. Parain parlait de la prose, du langage usuel. Peut-on appliquer les mêmes exigences au langage poétique — quand on sait que tout l'effort de la poésie française, depuis Mallarmé jusqu'à Denis Roche, vise à distinguer «le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel»? Il y a bien, selon René Char, «un double état de la parole», mais non pas défini, comme chez Mallarmé, par le profane de la prose et le sacré de la poésie; il y a la parole vraie et la fausse, la nécessaire et la bavarde. Toute parole, tout geste, sont de droit soumis à l'appel de la poésie, qui est la forme intérieure du vivant. «Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.» Le poème, donc, n'est pas un domaine réservé, il ne jouit d'aucun privilège qui ne soit assorti de la plus radicale pauvreté. Il s'offre comme la fine pointe d'une expérience commune; et il se sait mortel, faillible, responsable, comme tout ce qui naît d'humain en ce monde.

La présence, au sein de ce «doux royaume pessimiste», de la plus fervente espérance, inlassablement affirmée dans ces mots qui *prennent garde,* voilà bien ce qui me rend la poésie de René Char précieuse entre toutes. Je relis encore quelques-uns de ses poèmes et je m'attarde à celui qui, dans *La paroi et la prairie,* a pour titre *Transir.* Transir, selon le Littré, signifie: «Pénétrer et engourdir de froid», et au figuré: «Il se dit de l'effet que produit la crainte, l'affliction, et même le respect et l'admiration» — tous mots qui trouvent place dans l'univers

poétique de René Char. Mais transir, c'est aussi *trans-ire*, traverser, passer, aller au delà. Lisons :

> Cette part jamais fixée, en nous sommeillante, d'où jaillira DEMAIN LE MULTIPLE.
>
> L'âge du renne, c'est-à-dire l'âge du souffle. O vitre, ô givre, nature conquise, dedans fleurie, dehors détruite!
>
> Insouciants, nous exaltons et contrecarrons justement la nature et les hommes. Cependant, terreur, au-dessus de notre tête, le soleil entre dans le signe de ses ennemis.
>
> La lutte contre la cruauté profane, hélas, vœu de fourmi ailée. Sera-t-elle notre novation?
> Au soleil d'hiver quelques fagots noués et ma flamme au mur.
>
> Terre où je m'endors, espace où je m'éveille, qui viendra quand vous ne serez plus là? (*que deviendrai-je* m'est d'une chaleur presque infinie)

Dans le froid de nos vies, dans le froid de nos villes, écoutons cette voix de «loup anxieux» qui, du fond de sa grande solitude sauvage, nous invite au devenir.

GILLES MARCOTTE